onseil municipal d'Arras a voté, par lonseillers contre 8, sur la propon de M. Asselia, membre de la mino-travoi d'une protestation à l'autorité aire contre les démolitions de statues composaient le fronton du Petit Sémi-a, devenu caserne Montasquieu. maire a déclaré qu'il n'enverreit pas rotestation des conseillers libéraux. De

Les Sœurs et les émigrants

aurs de charité Franciscaines de int maintenant attachées aux na-la North German Lloyd qui trans-és émigrants.

es emigrants. une heureuse innovation qu'on voir établir sur toutes les Com-fictuant de longues traversées. Sur le gelfe de Botnie

étersbeurg à Stockholm, voyage accomplir M. Poincaré, il sem-die un coup d'œil sur une carie que la voyage soit de courte i'll doive s'effectuer sur l'im-is mer, sans autre horison que

et Peau. Is mer, ans autre normon que et Peau. Isparesée entra ces deux capitales is assest beaucoup plus riant. Le nacircula au milieu d'une poussière verdoyantes, à cetta époque de l'anonstamment, on a la sensation d'enans un chenal fermé par un rideau hiera couvarts de sapins et de bout mesure que le navire approche, os post que la continuité de cette munrest apparence; les llots composent, lein d'être sur le même sent asparés en préfondeur par auna papea d'eau sur lesquelles le navanas pendant un jour et deux d'avanas pendant un jour et deux des mirables apectacies qui se puissent des mirables apectacies qui se puissent des la contrata de la contrata de

Ime Caillaux

EVANT LES JURÉS DE LA SEINE

adience au lundi 27 fuillet Perre par la leclare d'une lettre de retan de celle-ci affarme qu'elle ne sum suires document de M. Califana, de ceux qu'elle a verséa aux débata-riture tognande, on liquide l'incident suir respect

esseur Temper.

dr. Hesse, avonat-député, domande la

dis que c'est lui qui s'est rendu chez

st. Vorant que ce professeur était —

stiget à ce que, lui, M. Hesse, espéralt

compande le seures sur sa démarche.

arolande le seures sur sa démarche.

arolandeur helbet déclare qu'il a'a rea

aux explications de M. Hesse.

Caillang diffame sa victime

callanz demande à ce moment à faire une sanation de quelque importance ; d'ois di-li, me préoccuper non seulede ce qui se passe à l'intérieur de la salle,
amotre. de ce qui se passe à l'intérieur de la salle,
pule pas rester sous le coup d'un triticle
gare, fullulé : « Paux témoin » ; je n'ai
mondre de faux témoin »; je n'ai
mondre de faux témoin »; je n'ai
mondre du Radical, M. Flager, afarmait qu'on
chérché à le subonner comme témoin dans
se Prisu; it ajoutait que j'avais vouls lui
dire que M. Calmette avait, en junvier,
se prisu; it ajoutait que j'avais vouls lui
dire que M. Calmette avait, en junvier,
se porche les lettres intimes. Ce témoin
rivit, à plusieurs reprises, mais ce que j'apdepuis de M. Flager m'a obligé à me passer
on témoismage.

denoismare, dellara declare qu'il va, main-del à Galliaux déclare qu'il va, main-verset aux déhais des pièces signées de sacr qui désabliration que M. Cairnette cauge d'affaires hongroises, sut, ensuite, denner lecture du testament caimette, testament qu'il a déja fait pu-

nous rajeunissez de huit jours, Mon-

valliaux, s'écris M' Chent.

Yous poutriez me donner ma qualité,
eur le hatonnier.

Très bien, Monseur le ministre ! (Bircs).
calilaux ille téctament, Quand il a fini,
eau lui cifi :
e demando à M. Joseph Caillaux en quoi
xouse ou attéque le crime de Mine Cail-

ux 7

M. Caillaux. — Il est des questions que je seines pre qu'ou me pose. (Protestations.)

Il 7 à quèlque choss de pire que de perdre vis c'est de la conserver quand on s'attaque ux Jenmess et qu'on s'enrichit à leurs dépens.

par la défense, uoi bon discuter, s'écrie celui-ci, nous parler pendant des mois entiers sans tre d'accord, chaque objection compor-

une réponse. In aque objection compor-une réponse. Is vient le doction de la despara-latir emarquer que déjà M. le doc-hoven a publié sa déposition dans une hore qui est parvonue entre se mains. Etail-ce bêne la peine d'empêcher Gueydan de lire ses notes pour permettre locteur Doyen de déposer après avoir ré-uine brochure i s'écrie l'ancien bâtonnier. Doyen reconnait qu'il a, en effet, rédisé une have, et la en distribue à toute la saile.

Il reproche à ceux qui oot soigné M. Calmette e ne pas avoir opéré la transfusion du sang et urtout d'avoir transporté le blessé dans une lingue.

peui-être, prétend-il, que si on avait laissé essé au Figero, il serent encore en vie. Les le de la volture ne pouvaient que lui être shots de la vosture ne pouvareus que luisibles.

Le témoin dit qu'il a été l'objet de vives méaces venant de tous les milleux. Ces menaces
iont fait que le gousser à venir soitenir la
hôse de la défense.

On nous reprochers, dit-il, de faire mourir
e malade dans une syncope, au cours de l'opéation. Qu'est-ce que cela peut nous faire l
Rires.

Out, qu'est-ce que cela peut nous faire rend le témein, le principal n'est-il pas de donner la vie. (Nouveaux rires). ollà ce que nous faisons, nous, hommes tion i

d'action l On rit de pins belle. Le docteur Doyen poursuit sa déposition et disant ec que lei, « dont l'autorité chirurgicale est universelle », surait fait dans le cas Cal-

El 11 fait une démonstration au moyen de plannelses qu'il a apportées. À 3 h 30, après une suspension d'audience, le docleur Boyen continue sa déposition, ou plus axaciement sa démonstration, avec les vérenients que portaient M. Calmetie le jour de l'assassi-

me Callaux, qui parait très affaissée, suit cell distrait cette longue discussion; elle bile, au contraire gassionner M. Callaux. Le colle est las et se dernande ce que cee démonsions ont affaire aux débais.

un moment, le docteur Boyen traite de ro-la partie du réquisitoire definitif qui a trait façon dont M. Calmette a été sessasiné. I façon dont M. Calmette a été sessasiné. In profesie. Le produceur genéral se décide na intervaine et à protesse a son tour. Laisses continuer le témoin, lui dit-it. In avez pas le droit de l'interrompre. (Pro-latione.)

lione.)
Herbeaux ne soufde mot,
doctair Boyen termine en disant qu'audes balles reçues par M. Calmette n'était

mortale.

Le professeur Possi, hien que cité par Meme Calilaux, demande la parole et déclare qu'il repousse avec méptis les insinuallous que le decteur Boyen a lancées contre les médecins qui ont soigné M. Calmette.

Je ne suis pas d'accerde avec eux, dit-il sur une question de méthode, mais je dois déclarer qu'ils ont fait tous leur devoir ; in l'ont fait svec une conscience professionnelle à laquelle le rende, hommans.

avec une conscience professionnelle à laquelle le rends hommage. Le declaur Raymond fiétrit a son tour la façon de procéder du doctour doyen. Le professaur Bartmann exécute, lui aussi, le témoin de la défénse et rend hommage au professaur Delbet dont la réputation a dépassé les frontières.

proresseur Delbet dont la réputation a dépassa-les frontères,
Répondant à la dernière partie de la céposi-tion du doctoir Deyen, le professeur Hartmann ajoute qu'il n'existe qu'un câs où un blesse la l'artère Illiague a gueri, un seul cas, et c'est cejui d'un blesse qu'on n'avait pas opéré.

Le professeur Belbet pose egalement cette question au docteur Doyen, s'il connaît un seul câs de blasseure à l'illiaque externe qui a été querie par une laparatonie.

— Je m'appuie, d'il-il, sur des statistiques faites par d'« honnêtes gens » pour poser cețte question.

Vif incident

de sa forame pour parier plus haut. (La applaudit à tout rompre.) C'est de la litétrature, a le maiheur de

sa voix est couverte par les braves de la salle,
M. Bernstein coalitus :
— El maintenant, Jarrive à un fait personnel ; M. Calliaux a dit que je n'avais pas le droit
de parier parce que je n'avais pas été soldat.
M. Calliaux a menii.
Javais commis une folie que je regrette. Je.
l'ai regrettée au moment d'Agadir et j'ai été
réintegré dans l'armée ; je pars le quatrième
jour de la mobilisation. Elle est peut-étre de
nain cette mobilisation et la on me peut se
faire remplacer par une fernin, fi faut urrer solmem. Monsieur Calliaux i
Cette fois, la salle croele sous les auplaudiemes et fairs evacuer le public.

A la roccine M. Celliaux i que par et

A la reprise, M. Caillaux vient à la barre et dit que lorsqu'on a commis une faute, l'ent-on réparce, on peut se posser en professeur de

Les derniers témoins

Cet incident clos, on reprend l'audition des

La voionié, aelon lui, fuit avec le premier coup de feu tiré. Le démoin estime que si M. Calmetle était resté débout, ne s'était pas balssé, il n'aurait dis atteint qu'eau jambes. Mr Labert. — Alors, Mmc Calliaux n'avait pas

Il intention de tuer?
Le colenel Aubry. — Non, pulsqu'elle a tiré en bas.
M* Chenn. — Estimez-vous qu'avec la ner-

resité on tue et qu'avec le sang froid on rate la Cour d'assisse, à coups de Code ! Ce serait plus divertissant et moins dangereux... pour les (Rires.)
Le colonel Aubry. — Je na país dire na Le colonel Aubry. — Je na país dire na Mª Chanu. — Alors, mon colonel, nous so mes tout à fait d'accord : dans toutes espèce tre la narroside muit au lireur et le san fold lui sert. Vous estimez aussi que le sarroid permet de réctifire un mauvais tir.

LA CROIX

L'INCIDENT BLOCH-LAROQUE-CESCALDI

Dans sa déposition devant la Cour d'assisses.

M. Ceccaldi a rapporté des propos fort desobliteanis de M. Bloch-Laroque, sujation, sur le
pocureur général Faire et sur lé. Berthou. Le
mbstitut aurait dit notamment : Le document Fabre, c'est l'écrit d'un Méridional qui fait
lu sport professionnel. ment rabre, c'est l'errit d'un Mériciona qui initi du sport professionnel. « M. Bloch-Larque, dans une lettre très brève, déclare que dans la conversation rapportée le nom de M. Barthou n'a pas été prononcé et que le propos qui lui est prête n'a pas été tenu. M. Geceldi maintient ses, dires.

« Faux témoins? »

M. Albanel avait cru devoir placer son Inci-dent avec M. Dagoury aur le terrain hiérar-chique, mais le garde des sceaux h ayant pui amener l'assesseur à des excuses, M. Albarel-vient d'adresser à celui-ci une demande de répa-ration par les armes. Que ne se battent-ils dans le champ clos de es ce titre, le Figaro rapporte l'aveu

La crise austro-serbe

Ce qu'était la répense serbe

rold permiet de rectifier un mauvais tir.

R. — Out.

M. Labori. — Ce n'esti pas la question, Personale de la colonel, que Mme Calliaux las Quil tuer?

R. — Oul, sur mon honneur de soldat.

M. Labori renonce aux témoignages du deur Baithasard et de M. Nelsch qui devaitéposer sur le même sujet que le colonel Aub L'audience est levée.

Demain, plaidoirie de la partie civile, réquioire, plaidorie de M. Labori et verdict.

L'incident Albanel Dagoury

Le refus de l'Autriche de considérer comme satisfaisante la réponse de la Serbie a provoqué une vive stupeur à Belgrade. Cette réponse comportait, en effet, l'acceptation des principales demandes formulées par la monarchie austro-hongroise et l'opinion publique serbe est unanime à estimer qu'elle dénotait de la part du gouvernement serbe un indéniable désir de concilitation.

Autriche, et a porter cette presidentation i la connaissance des troupes par la vois fun ordre du jour.
D'autre part, la Serbie prenaît l'engagement de dissoudre les Sociétés panserbes convaincues de se livrer à une propagande, unitautrichienno (mais non de confisquer eurs moyens de propagande); d'expulyer la l'armée et de l'administration les vifficiers et fonctionnaires dont la participation cette propagande servii démontrée et de

ciers et fonctionnaires dont la partierpatie a cette propagande serait démontrés et de modifier la loi sur la presse.

En ce qui concerne le contrôle que l'Auriche prétendait exercer sur l'enquête à squelle devait donner lieu en Serbie l'atmité de Seralevo, le gouvernement serbe, ans opposer d'objection de principe à cette, tentien, se bornait à demander de l'atreissements. Il indiquait qu'il ne lut unblait pas admissible que

te par l'Autriche, la Serbie terminait en nifestant son désir de faire appel au tri-lel de La Haye, ou bien à la médiation puissancea, apéa alement

Ordre est donné à la flofte s do na pas se Exper

Les services des chemins de fer sont mi

Les manifestations de la population viennoise, commencées samedi ont continue
toute la journée de dimanche. En deput
de la pluie qui tombait à torrent, des milliers de personnes se sont rassemblées
devant le ministère de la Querre et out
acclamé avec enthousiame les soldate re
les officiers.

Des groupes ont parcouru les rues en
portant des drapeaux noirs et jaunes et en
chantant.

Des nouvelles arrivent des villes de la

chantant.

Des nouvelles arrivent des villes de la monarchie, annonçant que d'enthousiastes et patriotiques manifestations ont lieu.

A Budapest, une foule évaluée à 40 000 personnes, a parsouru les rues, dimanche, en poussant des vivats enthousiastes en l'honneur de François-Joseph, de l'empereur d'Allemagne et de l'arunée, en injuriant la Serbie et en chantant des hymnes patriotiques.

hymnes patriotiques.
Les officiers et les soidats sont l'objet

La Belgique se prépare

De notre correspondant particulier De notre correspondant particulier:
Au ministère de la Guerre, on a travaille fiévreusement dimanche. M. de Broqueville, ministre de la Guerre et président du Conseil, ne quitte pas son cabinet où plusieurs conférences ont eu lieu. Tons les hommes en congé sont rappelés ou à le veille de l'être et, si les situation internationale me s'améliore pas, l'effectif de para set a renforcé par le rappel de trois classes et porté à 100 000 hommes.

Les approvisionnements en vivres el munitions sont au complet.

Ce que disent les journaux

Où en est le conflit?

Sans être dirimé, le conflit austro ond de Paris (Jean Herbette), l'aisan sion aux conversations de M. de sen avec le gouvernement français

ut supposer aussi que toutes les grands insunces, sunt la Russie à laquelle il si délicat d'offrir ce rôre, collaborer ur proposer à l'Astriche et à la Serbi terrain d'entente. On peut encore de sider à l'Angleterre, surie de la Russi se concerter avec l'Altemagne, allié l'Autrible La diplomatife allemand mble limir sortout à us que, dais ce bat, l'on promone enfin « de homes pa les ». Ce n'est certes pas la France que reguesse.

Mitors-nons d'ajouter, cependant, qu'ene les bonnes volomfés qu'on appelle à
meourir la partie doit être égale. Les
tissances de la Triple-Entente répondent
leurs intentions pacifiques comme élles
pondent de l'extrême abnégation de la
riple. L'Allemagne répond-elle des décions que prepara l'Autriche? Est-elle
traine que le comte Tisza et ses acolytes
ti se servent de François-Joseph plus
l'îls ne le setvent, écouteront les conseils
modération qu'hier la diplomatie alleande semble s'être décidée à leur donr?

Tant qu'on ne le saura pas, la situation demeurera profondément grave. Et même si les choses s'arrangent, au prix des sacrifices hérolques que s'impose la Serbie, l'avenir n'en restera pas moins alarmant. Chacuna des crises que provoque la politique triplicienne met l'Europe un peuplus près d'une catastrophe. Chacune paralyse davantage les affaires, chacune oblige à accroître emoore les armements. Cela ne peurra pas durer ainsi. Même si cette tempête passe, peut-être viendra-t-il bientit d'improviste, le jour décisif où chaque peuple aura à défendre son foyer et à mériter son indépendance. Ce jour-là, malheur à ceux qui ne seront pas prêts.

Deux attitudes des socialistes

Deux attitudes des socialistes en face de la guerre

De la République Française (Frédéric

La brusque menace de guerre qui vient de surgir sur l'Europe semble de nature à procurer quelques étonnements à M. Jau-rès. S'il est vrai, ce que, jusqu'à nouvel ordre, il nous plaît d'ignorer, que le désir

de déchature un condit européen ait décide l'extravagant ultimatem du gouverne ment autrichiem, on ne peut s'empécher de noter la coincidence qui se révête entre cette initative anguissante et suspecté et l'existence d'une grève générale en Russie. Il est licite de peucer que ceux qui ont pris, s'ils l'ont vraissent prise, la formidable responsabilité d'ensangianter l'Europe, n'ont pas eté indifférents à cette circonstance, et se sont dit que l'heure était propice, au momant où la perturbation dont nos socialistes se sont récemment tarqué de vouloir compliquer toute déclaration de guerre était déjà, en Russie, un fait accompli. Seulement, s'ils ont comptique toute déclaration de guerre était déjà, en Russie, un fait accompli. Seulement, s'ils ont comptique toute déclaration de guerre était déjà, que les ouvriers russes, dans un étan commun et spontané de l'instinct national, ont remis leurs revendications à un autre jour et cat repris le travail. M. Jaurès peut par la se rendra compte que féventualité de aguerre, loin de dechainer la grève genérale quand elle n'existe pas, l'arrête quand elle existe.

Il est vrai que le tribun socialiste se consolo de cette déconvenue en commen-

la guerre, loin de demanner la greve generale quand elle ariste.

Il est vrai que le tribun socialiste se consolo de cette déconvenue en commentant avec satisfaction un article de l'Arbeiter Zeitung, organe des socialistes autrichieus, qui rélèvent contre les exigences et l'albure comminatoire du gouvernement de Vienne. M, sans doute, vest le droit du parti, jusqu'au jour d'une déclaration de guerre, de s'insurger contre les prétentions ou les appétits qui risquent de la rendre nécesaire. Mais cela ne prouve en rien que, si elle éclate, les socialistes autrichieus, après avoir formulé des réserves qui sont en harmonie avec celles de l'opinion européenne, ne feraient pas leur devoir. Au surplus, il est curieux de noter que le langage de l'organe vienneis n'est mullement en harmonie avec celus du député français.

M. Jaurès à écrit avant-hier un article qui, si nous l'avons bien compris, tendait à reconnaître la légitimité des exigences autrichiennes, et à conseiller aux Serbes de se soumettre sans barguigner. Le Vorseauts, organe des socialistes allemands, tient des propos singulièrement différența. Nors avons bien lu : « L'ultimatum auri-chien constitu une telle ignominia, qu'un gouvernement serbe qui reculerait de façon harmiliante devant cette note risquerait d'être balagé par le peuple. « Qu'est-ce à dire, sinon que les socialistes autrichiens, qu'un peuple qui veut vivre ne peut pax subite, et que, dut la guerre sortir de sa révente, cette révolte ne lui est pas moins ventinandée par le socialistes autrichiens, après avoir dégage leur responsabilité, marcheront avec leur maises qui est dans son tott. Et cela sen une soumal et très bien, parce que, quand une guerre est déclarée, que cont a tort un a raison, un ne juge plus son pays, un le sert.

Confiance!

L'éventualité redoutable d'une guerre que ces événements ont fait entrevoir, presque à la veille de se produire, amène naturellement tous les hons Français à se poser l'angoissants question : Som-mes-nous prêts ? Voici comment on y répond dans la

La Libre Perote (commandant Drian):

Nous traitera-t-on encore de prophète de malheur, parce que nous disions: « Les événements ne tarderont pas à prouver que in loi de trois ans est une question de vie ou de mort pour la France? »

Où en serions neus à cette heure si nous ne l'actions pas?

Oh en seraient et noire couverture, avec sen effectif réduit, et nos forteresses de première ligne avec des garnisons insuffissantes, devant la redoutable menace qui vient de surgir brutalement du côté des Vogges?

vient de surgir brutalement du côté des Vosges ? Au moins, s'il faut lutter, nous sommes en mesure de le faire et, j'ose le dire, mal-gé les regrettables et inopportunes divul-gátions Clemenceau-Humbert, avec des chances de nous en tirer honorablement, car nos corps frontières sont pleips de con-fiance, nos trois classes sont instruites et nous suppléerons aux canons lourds qui nous manquent encore par la valeur et l'instruction supérieure de notre artillerie de campague.

nous manquent encore par la valeur et l'instruction supérieure de notre artillerie de campague.

Mais que le gouvernement prenne de suite certaines mesures qui ne peuvent être différées et qu'il connaît mieux que nous ; que les adversaires de la loi de trois ans et taisent.

Jameis l'heure 2'a été aussi grave.

J'espère que les Commissions d'enquête, constiuées au Sénat et à la Chambre pour vérifier nos approvisionnements, comprendront que leur mission est terminée ; l'espère surtout que M. Jarors va se haier de doner contre-ordre aux naifs qui ont pris au sérieux ses formules de grêve générale, simultanée ou non. Ce n'est plus le moment de plaisanter.

C'est le moment de jeter le sursum corda au peuple de France, de lui rappeler qu'il a été la première nation guerrière du monde et que l'heure est peut-êtra proche de le redevenir.

Cette heure, ce n'est pas nous qui la choisissons.

Je souhaite ardemment comme tout

choisissons.

Je souhaite ardemment, comme tout Français doit le faire, que la paix soit maintenue, mais si l'Allemagne juge, que l'occasion si souvent puettée s'offre à elle ; ai elle prend la responsabilité de l'aftaque, je dis que, avec l'œuvre accomplie depuis

prende faiblesse : l'arme pro jourd'hui, attend l'arme pro Dieu aidant, et la Russie devons vainere.

Et, d'un bout à l'autre de la France, ou-bliant nos divisions, clest cela qu'il faut dire! Informations du soir

LA CRISE AUSTRO-SERBE

ON ESPERE BEAUCOUP A ROME D'UNE DEMARCHE ITALO-ANGLAISE QUI A EU LIEU CE MATIN A VIENNE

Rome, 27 juillet. — L'ambassadeur d'Angleterre, sur instructions de son gouvernement, aurait fait demander, cette nuit, à l'ambassade d'Autriche, si elle accueillerait une visite ayant pour but denvisager les moyens de conciliation. La même question a été posée par le ministère des Afaires étrangères italien. L'ambassadeur d'Autriche a répondu qu'il accueillerait ces visites avec plaisir, mais ams que rela parien faire préjager du néultat, la gouvernement austro-hongrois voulnt se réservas le droit de prendre toutes les mesures mitiafres nécessaires pour la sécurité de l'État.

La double visite a en lieu ce matin. Rome, 27 juillet. - L'ambassadeur d'An-

LES SERRES AURAIEMS PAIT SAUTER
LES SERRES AURAIEMS PAIT SAUTER
LE PONT DU DANUEE
Vienne, 27 juillet. — La Sonn und Montags Zeitung publie une information
d'après laquelle les Serbes auraient fait
sauter le pont du chemin de fer qui fraverse le Danube entre Semiin et Belgrade,
L'AUTRICHE EXIGE

L'ACCEPTATION INTEGRALE DE SON ULTIMATUM ET RECLAME A LA SERBIE LES FRATS DE SA MOBILISATION

nne, 27 juillet. -- D'après les journ Vienne, 27 juillet. — D'agrès les journaux du matin, les gouvernements français et russe auraient de surssoir à une action militaira contre la Serbie, moyennant quoi, la France et la Russie s'engageraient à agir sur la Berbie dans le sens d'une acceptation complète de l'ultimatum. Le comte Berchtoid aurait répondu qu'il ne pouvait accepter l'amicale médiation des deux puisances que si elles garantizsent l'acceptation de l'ultimatum par la Serbie dans un très court délai.

GUILLAUME II EST ARRIVE A KIEL Berlin, 27 juillet. — L'impératrice est de relour à Wildpark. L'empereur est arrivé à Kiel.

LA PLOTTE ALLEMANDE RALLIE SES PORTS D'ATTACHE

Berlin, 27 juillet. — Les navires de la flotte alemande qui se trouvaiant au and de Bergen sont partis hier soir pour rallier les seux allemandes. Ceux qui se trouvent au Nord de Bergen partent sujour-d'hui.

L'ESCADAR ANGLAISE DE LA MEDITERRANEE

Malte, 27 juillet. — L'escadre unglaise, ispersée actuellement sur les côtes d'Espersée actuellement sur les côtes d'Escypte et dans les autres ports d'Orient ra de retour au complet à Malte, vendreds

Bruxelles, 27 infilet. — En présence des cir constances, le Comité de la Bourse de Bruxelles d'accord avec la villé, a décidé la fermeture du marché de Bruxelles, terme et comptant.

marché de Bruxelles, terme et comptant.

Toulon, 27 juillet. — L'amiral Boué de Lapeyrère, commandant en chef de l'armée navale, s'envoqué pour ce matin, à 10 heures, à boré de Courdet, le vice-amiral Chocheprat, commandant en enée la premère seadre de ligne ; le vontre-amiral Lacase, commandant en second de la même escadre; le contre-amiral Lacase, commandant en second de la même escadre; le contre-amiral Lacase, commandant en second de ligne ; le contre-amiral tamey de Sugne, commandant la première division légère, et lécutre-amiral première division légère, et lécutre-amiral première division légère, et lécutre-amiral despratts, commandant in division de complément.

Une conference va être tenue sous la présidence de l'amiral Lécut de Lapeyrère afin déprendre les messures qui pourraient être nêces-saires dans le cas ou l'on viendrait à envisages l'éventualité d'une mobilisation navais.

LE CARDINAL LEGAT Le cardina légat, invité par la Société l'adulaire, est monté, à 10 houres, lundi matin, an le du ler, d'où l'on a une vie magnifique sus ourdes et les sanctuaires. Mardi matin, 5 diébrera la messe à Pieuves.

Vie de l'abbé Marceille 25 ans en Tunisie; apeziolatauprès des unfants, des pauvres et des soldats

par M. le chanoine VALENTIN Un vol. de xx-324 pages, avec un portraif.

Broché, 0 fr. 60 ; port, 0 fr. 15. Relié,
1 fr. 10 ; port, 0 fr. 20. — Maison de la
Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

nenant au bambin somnolent qui étalait ses membres à fossettes sur le canapé de velours : hant perché sur des mollets de coq, osseux, trop grand pour ses sept ans, Alfred Michot est en avance sur l'age ingrat; o'est, d'aiffeurs, la seule précocité qui se manifeste en lui.

— M'ans an J'ai faim.

— Mais tu visus de manger une tartine de beurre.

— J'ai encore faim.

— Prends le roste de cerises qui est sur le buffet. Apporte-moi le pain et un couteau. On'est-ce qu'an dit, Alfred?

— Merci, m'anan!

Le pain et les cerises rejoignent en quelques minutes, la tartine de beurre.

— Mon pauvre cafant, tu deviendras impossible à nourrir, soupire la mère qui le contemple avec un métange de satisfaction, d'inquiétude et de pitié.

— Comme le Jeune Géant, s'écrie le gamin qui, le matin même, épelait péniblement les aventures de ce héros sur une image d'Epinal. C'est bien possible, puisque je suis un géant, un vrai.

— Qui l'a dit cela?

— La concierge : « T'es un vrai géant », qu'elle m'a dit hier.

Devant la simplicité que reflétaient les prunelles bleu clair d'alfred Marie poussa un nouveau soupir. Avec une tendre prévoyance, elle enveloppait du regard cette tête rasée, haut perchée, elle aussi, sur le le ou grêlé et nerveux, ces deux oreilles en neuses de pot, ce front et ces yeux sans pensée, ce nez trop court, cette bouche dé-

The first and a content of the first and a conte

oroissance rapido de grand arbrisseau at par un insalizable opposit

— fique, pique, pique, mon aiquille !
Moiss trogaquement mais non moins invorimbracent que le célèbre poème anglais (i), tel était le refrain qui semblait accompagner et conclure toutes les peines,
toutes les inquietudes de Marie ; car les
vôtements d'Alfred raccourcissaient presque quasi rapidement que le pain de la
journée, at le gamin était dons d'un funeste
génie qui lui faisait, en moins de quinze
jours, cardre les renforts, érafler les bouts,
éculer les talons des plus solides chaussures. Bottines rime avec tartines, dans les
préoccupations maternelles de Marie Michot... Fique, pique, pique mon aiguille !

— Toc, toc...

— Entrez l...
Marie, qui n'a pas le temps de lire les
fails divers, laisse avec une hospitalière
confiance la clé de son humble logis dans
la serrôre extérieure. La porte s'ouvre et,
dans le crépuscule tombant, elle distingue
une haute et robuste silhouette de soldny.

— Mme Marie Michot?

(1) La Chanson de la chemise, par Thomas

(t) La Chanson de la chemise, par Thomas

— Eh bien, je suis votre frère Lucien. Marie se lève, toute saisie,
— Mon frère Lucien ! Entrez, Monsieur.
Pardon, je ne sais ce que je dis... J'était si loin de m'attendre...

Ses mains tremblent légèrément en remontant la mêche de sa lazape. Effe a si longtemps, si vainement d'siné le revoir, et elle s'étonne de sentir presque une déception, au fond de sa s'arprise.

Sur les talons du visiteur, Alfred, tenant à la main son sabot exroule d'une cerde, s'est, glissé curieuement. Bouche bée, li regarde, écoute, et lorsqu'il a compris :
— Ben vrai ! s'écriet-il, en mesurant de l'œil la stature du pioupiou, il a du toupet, celui-la, do prétendre qu'il est le pl'al Lucien !...

Marie Michot ne rit pas de la naiveté de son fils ; car celui-ci vient d'exprimet l'impression vaguement ressontie par elle... dans ce jeune homme aux larges épailes, aux che veux bruns, au teint hâlé, elle ma retrouve rien du petit frère aux cheveux d'or b'ouclés, aux jois bras à fossettes, dont, elle s'est séparée avec tant de chagting dix-luit ans aupravard.

— Mais je vous laisse debout ; asseyez-voris, je vous en prie. Alfred, dome une chaise à ton oncle. Oui, c'est ton oucle L'ucien, qui est devenu grand, comme tu vois. Excusez-moi un instant.

El l'hospitalière Marie attire le gamin pour lui chuchoter quelques instructions où se distinguent les mots, « vin, biscuits », et dont Alfred achève de rompre la fragile mystère en répétant à haute voix l'esservés.

(Droite de traduction et de reproduction de suite l'accient et de reproduction et de reduction et de reproduction de reservés.